

OUBLIER LES MODES

Pierre Rosanvallon

Gallimard | « **Le Débat** »

1980/4 n° 4 | pages 80 à 84

ISSN 0246-2346

ISBN 9782070220182

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-le-debat-1980-4-page-80.htm>

!Pour citer cet article :

Pierre Rosanvallon, « Oublier les modes », *Le Débat* 1980/4 (n° 4), p. 80-84.
DOI 10.3917/deba.004.0080

Distribution électronique Cairn.info pour Gallimard.

© Gallimard. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Pierre Rosanvallon

Oublier les modes

L'avenir intellectuel ? On peut en parler de deux façons. Constaté que le goulag, le sexe, le sacré, etc., ont fait recette pendant les années 1970 et se demander ce que seront les sujets « porteurs » des années 1980 (ou plutôt, les modes qui risquent de nous tomber sur la tête !). Je sais que de nombreux aspirants à une notoriété assise sur des « coups » s'emploient à deviner et à fabriquer ces sujets dans le vent. Oublions-les, ne gaspillons pas notre énergie à dénoncer les spéculateurs du savoir, les rentiers de la compilation et les commerçants de la nouveauté. Envisager l'avenir intellectuel en des termes de marketing prospectif n'a guère d'intérêt.

Mieux vaut être plus ambitieux et plus libre : parler de tâches et d'urgences, de chantiers à ouvrir, de débats à mener, de chemins stériles à désertier ; et cela dans une paisible indifférence aux agitations qui secouent périodiquement le petit monde clos des prétentions et des rancœurs d'une certaine intelligentsia.

Dans cette perspective, sans plus avoir le souci de se distinguer par des anathèmes spectaculaires ou des oracles pontifiants, on peut aborder la question posée sous quatre angles distincts :

- Évaluer les conditions de la nécessaire restructuration du champ du travail intellectuel dans les années à venir ;
- Déterminer les problèmes les plus urgents à traiter ;
- Examiner les conditions de développement d'une vie intellectuelle stimulante et productive ;
- S'interroger sur le « genre littéraire » le plus adéquat à la nature des objectifs intellectuels poursuivis.

1° Pourquoi s'interroger préalablement sur le *champ du travail intellectuel* ? Tout simplement parce qu'il ne suffit plus de penser contre le marxisme.

Pendant les années soixante, le lieu central du travail intellectuel novateur s'était structuré autour d'un élargissement du marxisme traditionnel. Le « retour à Marx » était alors un moyen efficace de dépasser les orthodoxies sclérosées pour effectuer une critique opératoire des sociétés capitalistes développées (cf. Marcuse, Gorz, le Manifesto, etc.). Point de vue tactique pour certains (il faut rester à l'intérieur du paradigme marxien pour être compris et entendu), stratégique pour d'autres (il y a un bon et un vrai marxisme qui, par-delà toutes les caricatures et les déviations, continuera de constituer l'horizon

Pierre ROSANVALLON. *Né en 1948. Chargé d'enseignement à la faculté de Paris IX. Membre du comité de direction de la revue socialiste Faire. Auteur de L'Âge de l'autogestion (1976), Pour une nouvelle culture politique (avec Patrick Viveret, 1977), Le Capitalisme utopique (1979). Travaille actuellement sur l'économie de l'autonomie et sur la formation de l'intelligence politique bourgeoise au XIX^e siècle.*

Cet article a paru en septembre 1980, dans le n° 4 du *Débat* (pp. 80-84).

indépassable de toute réflexion). Cet effort théorique, appuyé sur l'utilisation privilégiée de certains textes comme les *Grundrisse*, a rapidement rencontré ses limites dans un certain nombre de domaines. Que d'abstractions confuses et de schémas compliqués n'a-t-il pas fallu à certains pour retrouver des banalités traînant dans tous les manuels « bourgeois » de sciences politiques (cf. par exemple le thème de l'autonomie relative du politique) ! Que de trésors d'ingéniosité, que de raisonnements sophistiqués déployés par un Poulantzas pour balbutier quelques évidences premières rabâchées par un Duverger ou un Aron ! Le développement d'un véritable « matérialisme élastique » contribua à faire basculer les choses. Il est progressivement apparu plus productif à certains, dont je suis, de travailler directement à l'extérieur du marxisme, pour éviter de perdre du temps ; même si pendant toute une période de transition les mêmes questions semblaient pouvoir être indifféremment traitées à l'« intérieur » ou à l'« extérieur ».

Le développement de la réflexion sur le totalitarisme a définitivement achevé cette inflexion : la critique du marxisme devenait alors clairement la condition première d'une avancée intellectuelle, c'est-à-dire de la capacité à répondre aux problèmes les plus graves pour l'avenir de la société (même processus d'ailleurs en ce qui concerne l'appréhension des phénomènes économiques). Si tout n'a peut-être pas encore été dit, l'essentiel est pourtant maintenant acquis dans cette critique.

C'est dans ce mouvement qu'il faut saisir le rôle du *retour aux classiques* (de Machiavel à Hobbes, de Locke à Tocqueville) qui a marqué ces dernières années. Tout progrès intellectuel suppose en effet à un moment donné de revenir aux classiques (cf. le retour à Aristote à la fin du Moyen Âge) pour ouvrir la possibilité de recommencer à penser positivement. Nous sommes encore immergés dans cette période de redécouverte. Cela ne va pas sans naïvetés et sans facilités. Certains sont en effet tellement impressionnés par le fait de constater que l'homme n'a pas commencé de penser en 1844 qu'ils en finiraient presque par se contenter de troquer Marx contre Tocqueville ou Bodin contre Lénine. Il nous faut maintenant apprendre à faire un bon usage des classiques (dont Marx). Ne pas changer de maîtres à penser, mais recomprendre de l'intérieur l'expérience intellectuelle de tous ceux qui ont tenté de penser les questions qui sont toujours les nôtres, recomposer le lent travail d'essais et d'erreurs dans lequel ils s'insèrent.

Tout travail intellectuel présuppose en effet un travail sur la formation d'une intelligence donnée des choses et du monde. Dans cette perspective, la question essentielle consiste dans le repérage d'un champ global de référence par rapport auquel on puisse avancer. Cela implique de déterminer des filiations et des associations, de comprendre des enchaînements et des ruptures, de localiser des points d'inflexion ou d'inversion. Longtemps bloqués par la seule référence marxiste, il nous apparaissait facile de localiser ce champ, de découper entre pensée révolutionnaire et pensée bourgeoise, de décrire les germinations et les ruptures qui aboutirent à Marx. Il n'en va plus de même aujourd'hui. Ou bien ce champ est repris sur le mode négatif (le marxisme responsable de tous les maux), ou bien il devient exagérément extensible (présupposition d'une « rationalité occidentale » allant de Platon à Staline). Dans les deux cas, ce n'est pas opératoire. Quel est donc le *bon objet* du socle de notre pensée ? Nous sommes quelques-uns à employer la catégorie de « modernité ». Est-elle vraiment adéquate ? C'est à mon avis l'un des points essentiels qu'il s'agit d'élucider dans les années à venir.

Le problème du champ, ou du contrechamp, par rapport auquel une pensée neuve peut se construire, recoupe en outre une question de méthode. Il ne s'agit pas seulement de repérer des enchaînements ou des ruptures de faits ou d'idées. S'engager dans cette direction mène vite dans une impasse. Car très vite, on finit alors par retrouver de nouveaux antécédents, par faire reculer l'origine, par découvrir platement que tout est dans tout. Ce travail de repérage n'a de sens que s'il discerne ce qui s'infléchit ou se confirme à l'intérieur même d'une certaine permanence du langage et des images. Le mouvement des œuvres ne peut

être élucidé que s'il est pensé dans le système d'action et de représentation qui les porte et qu'elles contribuent en retour à modifier. En un mot, il ne faut pas se cantonner à faire de l'histoire des idées ; il s'agit de penser historiquement l'action des idées dans un champ intellectuel et symbolique déterminé.

2° Sur cette base, trois grands thèmes clés, que je prends le risque d'énoncer trop brièvement, structurent à mon avis les grands chantiers à ouvrir ou à poursuivre.

– *Le développement d'une théorie politique de la démocratie.* Il y a urgence, car même la « démocratie bourgeoise » devient un bien de plus en plus rare. Et ce n'est pas seulement l'effet de la multiplication des attaques contre elle ; cette raréfaction a également des racines intellectuelles. Elle tient à ce que la démocratie reste un problème avant de constituer une solution technique aux problèmes du gouvernement. C'est pourquoi il faut cesser de la penser comme une donnée définie, qu'il suffirait de retrouver derrière toutes les déformations et les malformations. Penser la démocratie, c'est parier de la question du vivre ensemble, de la capacité d'accepter et de reconnaître les divisions et les différences, de la difficulté d'élucider les mécanismes par lesquels une société se donne implicitement des seuils de solidarité, se fixe silencieusement des remparts contre l'égalité qu'elle proclame ; c'est examiner la façon dont elle produit un savoir sur elle-même¹ ; c'est comprendre les conditions de sa perpétuelle oscillation entre la violence et l'ennui.

Il s'agit encore de penser la démocratie comme culture et pas seulement comme technologie politique (cf. le thème du développement d'un espace public démocratique).

– *La formation d'une théorie sociale de l'économie.* La théorie économique classique a pour objet de saisir les échanges et les formes de redistribution structurés par le marché ou gérés par l'État. Elle fait méthodologiquement l'impasse sur tous les échanges et les activités sociales qui sont dépendantes d'autres niveaux de socialisation. Du même coup, il n'est pas surprenant qu'un écart puisse exister entre les effets théoriques et les effets pratiques des politiques économiques. C'est, au fond, le cœur de ce qu'il est convenu d'appeler la crise. Travailler à une économie sociale (le terme n'est pas très bon) est aujourd'hui prioritaire pour résoudre la crise du *welfare state* et dépasser l'essoufflement des discours généraux sur la nouvelle croissance. C'est à ce prix qu'il sera possible de sortir du débat étatisation/privatisation qui structure l'essentiel des propositions de politique économique. La contribution des ethnologues et des anthropologues a été décisive pour ouvrir le chemin. Mais il y a encore beaucoup à faire pour que la réflexion en ce domaine puisse devenir opératoire et servir de support à des politiques alternatives.

On remarquera que cette question converge avec la précédente. Dans les deux cas, il s'agit de penser autrement le social.

– *Repenser les relations internationales.* On parle de troisième guerre mondiale. Pourtant, les concepts à partir desquels nous pensons la guerre et la paix ne semblent plus adéquats pour saisir la nature des conflits qui peuvent nous menacer. Aujourd'hui, il ne suffit plus d'appréhender les relations internationales sur le seul mode classique des relations inter-étatiques. D'abord parce que les différents espaces qui structurent les relations internationales (militaires, économiques, culturels, etc.) tendent de plus en plus à se dissocier. Mais surtout parce que les idéologies et les cultures jouent un rôle de plus en plus prépondérant. Toute la réflexion stratégique des trente dernières années a été concentrée sur l'impact des nouvelles

1. Il serait passionnant de faire de ce point de vue une histoire de la sociologie (qui ne commence pas à Comte ou à Durkheim !).

technologies militaires (la dissuasion nucléaire, etc.). On a perdu de vue que l'un des aspects essentiels et originaux des relations internationales actuelles reposait sur un problème autrement plus grave : celui de l'existence d'idéologies concurrentes. Ce problème a été gommé et occulté par l'emploi du concept de coexistence. On ne peut plus en rester là. C'est un des points clés qu'il faut traiter pour penser l'avenir.

3° Mener à bien ce travail suppose que l'on fasse exister une véritable vie intellectuelle. Force est de constater qu'il n'y en a pas – plus ? – aujourd'hui. Ce n'est pas seulement parce que le sens de la polémique s'est un peu éteint. C'est surtout parce qu'il n'y a pas d'échanges et de confrontations possibles dès lors qu'un trop grand nombre ambitionne de reconstruire à lui seul de nouveaux systèmes globaux d'interprétation de la société et qu'une poignée de faiseurs omniprésents visent principalement à étonner et à conquérir un « public » avec un minimum de travail. D'un autre côté, l'opposition de savoirs déjà constitués, quasi bétonnés, ne sert pas à grand-chose non plus.

Une vie intellectuelle productive suppose de casser périodiquement ou temporairement les clivages usuels. Comment ? Tout simplement en multipliant les débats à propos de *questions sans réponses*, au lieu d'opposer des réponses qui ne renvoient à aucune question. Pourquoi ne pas retrouver, sur un mode qu'il n'est pas forcément besoin d'institutionnaliser, la pratique ancienne des questions mises au concours (comme cela se fait, je crois, dans les milieux scientifiques) ?

L'important, c'est alors de poser les bonnes questions. Mais qu'est-ce qu'une bonne question ? C'est soit une question « fondamentale » (dans la tradition philosophique authentique), soit une question incongrue parce qu'elle remet en cause nos évidences premières et nos schémas usuels. Cela suppose de partir de ce que nous n'expliquons ou ne comprenons pas au lieu de faire ronronner des modèles théoriques qui excluent tout ce dont ils ne rendent pas compte comme des accidents, des parenthèses ou des exceptions. C'est dans cette mesure que le débat sur le totalitarisme a été productif.

On pourrait ainsi se demander pourquoi la crise, avec son cortège de chômeurs, ne provoque pas de révolution ou comment il est pensable d'envisager un futur démocratique de l'Union soviétique, etc. Pourquoi l'impensable est-il possible et comment peut-on penser ce qui est apparemment impossible ?

Dans tous les cas, il n'y a de vie intellectuelle véritable que centrée sur les questions dont l'avenir de la société dépend. Le vide intellectuel réside dans l'impossibilité de penser l'avenir sous d'autres formes que celles de la répétition ou de la décomposition.

4° Quel « genre littéraire » peut correspondre à ces tâches ? Aujourd'hui deux tendances dominent. L'érudition, minoritaire ; la synthèse superficielle qui reconstruit le monde en deux cents pages, majoritaire. Il faut certainement réhabiliter l'érudition, ne serait-ce que parce que nous ne pouvons pas vivre indéfiniment sur un capital d'érudition passé ou sur un flux présent trop faible. Bien des auteurs « brillants » n'existeraient pas sans les érudits « obscurs » qui les ont précédés. Mais l'érudition peut aussi traduire chez certains un réflexe de fuite devant les « grands sujets » qu'il faut bien traiter. Le problème clé consiste peut-être à réconcilier l'érudit – sûreté et patience du savoir – avec l'essayiste – imagination et ambition du propos.

Mais plus essentiellement encore, il s'agit d'écrire des livres qui articulent *le fondamental et l'instrumental*, qui soient à la fois des livres d'histoire (ou de sociologie, etc.) fiables et des supports pour une réflexion politique et pratique. Le travail de l'intellectuel ne doit pas servir à nier l'action ou à l'intimider, mais à la rendre *possible et lucide*. Il ne s'agit pas de rythmer l'action ou de la guider, mais d'ouvrir le champ des possibles et de refuser la résignation, indifférente ou tourmentée, à la fatalité.